

32e SESSION - N°6 VENDREDI 05 NOVEMBRE 2021

الجمهورية التونسية
RÉPUBLIQUE TUNISIENNE
وزارة الشؤون الثقافية
MINISTÈRE DES AFFAIRES CULTURELLES

ENCI
المركز الوطني للسينما والصورة
Centre National du Cinéma et de l'Image

ايام قرطاج السينمائية
Journées Cinématographiques de Carthage
Carthage Film Festival

LE QUOTIDIEN DES JCC

Visions belges **Entre réel et imaginaire**

« Zinder » de Aïcha Macky (Niger)
Aux sources du mal...

«Les JCC dans les casernes»
A la conquête de nos futurs officiers!

Table ronde : JCC et la francophonie

Un espace de diversité et d'appartenance



Dans le cadre de la 32^{ème} édition des Journées cinématographiques de Carthage (JCC), une table ronde a été organisée, le 3 novembre à la Cité de la culture, sur les JCC et la francophonie. La rencontre, animée par l'universitaire Issam Marzouki, a été en présence de Patricia Caillé, enseignante-chercheuse à l'université de Strasbourg, Emna Mrabet, enseignante-chercheuse en cinéma, et Baba Diop, journaliste, critique de cinéma et universitaire sénégalais.

Diop a souligné que la diversité constitue le socle de la francophonie et non plus la langue puisque les films s'appuient sur des langues nationales. Le cinéma de l'espace francophone est loin d'être homogène et brille par sa diversité, a-t-il affirmé. Par conséquent, il convient de le conjuguer au pluriel pour ne plus évoquer un cinéma mais des cinémas francophones. Ce qui rassemble ces pays c'est l'appartenance à une communauté qui est appelée à se renforcer pour promouvoir les cinémas qui la composent, a-t-il martelé. Pour le critique sénégalais, la francophonie soutient certes la production des

films mais le problème réside dans la circulation de ces œuvres.

Emna Mrabet a posé les problématiques des définitions de la francophonie, du film maghrébin et du film franco-maghrébin. L'universitaire remonte à l'histoire du concept de la francophonie, qui était d'abord un projet politique. Transposé au cinéma, ce concept reste flou, estime-t-elle. Les films maghrébins sont faits dans les langues nationales. La notion de la langue est ainsi dépassée avec la possibilité de doublage et de sous-titrage.

D'après l'universitaire, l'importance de la francophonie intervient dans le domaine de la distribution et de la co-production. En absence d'un accompagnement étatique important, les réalisateurs tunisiens ont souvent recours à la co-production à travers les fonds, à l'instar de L'aide au cinéma du monde ou encore le Fond image de la francophonie. Malgré l'apparition d'autres partenaires (le Suède, le Qatar, etc), la France garde une place primordiale dans la co-production à travers l'Institut français en Tunisie. Mrabet souligne que la co-production impacte la distribution du film à l'étranger, y compris sa sélection dans des festivals d'envergure. L'universitaire s'interroge, cependant, sur les aléas de la dépendance à la co-production, en relevant notamment que les cinéastes risquent de tomber dans la censure dès la phase d'écriture, ce qui est susceptible de brimer leur liberté créatrice. Cette dépendance pose aussi la problématique du devenir des autres films tunisiens qui n'ont pas bénéficié de la co-production et qui souffrent de problèmes de visibilité à l'échelle internationale. Mrabet a relevé, par ailleurs, le nombre important de festivals se réclamant de la francophonie et de festivals consacrés aux cinémas arabes et maghrébins en France et en Europe.

Pour Patricia Caillé, la francophonie est un espace de contestation d'une certaine hégémonie : contre une industrie de divertissement, les films de genre et une culture de masse anglophone. La francopho-



nie est aussi fondée sur un modèle de production avec des films d'auteurs ou encore un réalisme social et politique.

L'universitaire a cité quelques chiffres concernant la circulation des films maghrébins en France durant la période entre 1990 et 2019. Concernant les films coproduits, le nombre moyen d'entrées atteint 35 mille pour le film marocain, 32 mille pour le film algérien et 38 mille pour le film tunisien. Le nombre moyen d'entrées pour les films n'ayant pas bénéficié de co-production est divisé par presque 10. Par contre, le nombre d'entrées avec des femmes protagonistes, c'est de 66 mille entrées pour un film marocain, 82 mille entrées pour un film algérien et 73 mille entrées pour un film tunisien. Ces chiffres démontrent, selon l'universitaire, que le regard français sur le cinéma maghrébin est resté figé. La distribution uniformise les cinémas dans ce pays, dit-elle. Une vision anthropologie persiste également avec un intérêt porté plus sur les questions culturelles et politiques relatives au Maghreb, et non pas vraiment sur un film de cinéma.

Haut les courts !

Une offre abondante de courts métrages est présentée cette année aux JCC dépassant de loin les longs métrages. On compte 550 courts, docs et fictions, arabes et africains dont 36 courts tunisiens (5 docs et 31 fictions). Tous les genres sont représentés ce qui permet au public de visionner en deux heures de temps une large palette d'œuvres représentant différents pays arabes et africains.

Les JCC sont une belle opportunité pour le court qui manque de visibilité hors festival. A se demander pourquoi produire ce genre de films si les espaces de diffusion les rejettent. Parce qu'un cinéaste débutant doit apprendre à tourner avant de passer au long. En Tunisie, il faut avoir à son actif trois courts pour passer au long, c'est ce qu'exige la commission d'aide à la production pour accorder une subvention pour un long métrage. Nombreux cinéastes abandonnent le court une fois qu'ils passent au long, d'autres moins nombreux alternent long et court mais cela reste occasionnel. C'est que le court n'a pas une véritable viabilité.

Le court est forcément un apprentissage, une sorte d'exercice inévitable auxquels sont soumis les jeunes cinéastes. Il arrive souvent que des cinéastes transforment un projet de scénario conçu pour un long en un court. Le résultat est un échec à tout point de vue. Un court métrage est identique à une nouvelle en littérature. En fait rien ne remplace rien le court ne peut remplacer le long et vice versa. Pour revenir à la diffusion, les plateformes numériques à l'instar de Youtube permettent une distribution dans le monde entier. C'est un espace viable pour les cinéastes mais où la concurrence est rude. Il pourrait devenir un modèle économique dans les prochaines années ouvrant des perspectives intéressantes à ce genre qui reste encore le parent pauvre du cinéma.

Pour l'heure, les JCC restent la seule vitrine pour le court. Il est met sur le même pied d'égalité que le long en consacrant un Tanit d'Or au meilleur des films sélectionnés. Le jury aura sans doute du fil à retordre vue la diversité des genres et des styles des courts en compétition.

NG

Visions belges

ENTRE RÉEL ET IMAGINAIRE

Du cinéma belge, les tunisiens connaissent particulièrement les films signés par André Delvaux et les Frères Dardenne. Une des particularités de ce cinéma est sa simplicité et sa légèreté. Les budgets serrés contraignent les cinéastes à travailler dans un cadre restreint et à trouver des solutions avec moins d'argent ce qui stimule leur créativité.

Visions belges section consacrée au cinéma belge constitue un moment privilégié pour appréhender l'extrême diversité de ce genre cinématographique qui emprunte les chemins de traverse. La production belge est foisonnante et inventive. Les regards sur le réel y sont multiples. La sélection présente des films

qui naviguent entre réel et imaginaire.

Chaque film représente un instantané du travail des réalisateurs, ce qui permet de donner les clés de compréhension de leur œuvre mais aussi de percevoir l'évolution de leur art. Un cinéma en constante évolution qui mérite l'attention.

La sélection comprend six films : « Les intranquilles » de Joachim Lafosse, « L'empire du silence » de Thierry Michel, « L'ennemi » de Stephan Streker, « L'enfant salamandre » de Théo Degen, « Ghost Tropic » de Bas Devos et « Lola vers la mer » de Laurent Micheli.

NG



Lola vers la mer

Pour respecter les dernières volontés de sa conjointe, morte récemment, un homme doit se rendre sur la côte belge avec sa fille transgenre, âgée de 18 ans, qu'il n'a pas vue depuis deux ans



Ghost Tropic

Après une rude journée de travail, une femme de ménage s'endort dans le métro qui doit la ramener chez elle, dans la commune d'Anderlecht, et se retrouve à l'autre bout de la ligne, en fin de service, à l'heure où la ville sommeille. Sans un sou en poche ni moyen de transport, sous l'aiguillon perçant du froid hivernal, Khadija entreprend alors de marcher au hasard des rues et des esplanades désertes, où ne surnagent plus que quelques silhouettes éparses. Son retour sera néanmoins ponctué de rencontres passagères, parfois réconfortantes, comme autant d'instantanés arrachés au cours aveugle de la nuit illimitée.



L'empire du silence

Ce treizième documentaire consacré en trente ans par Thierry Michel et au Zaïre et à la RDC décrit les massacres qui ont endeuillé le pays depuis la fin du règne du dictateur Mobutu Sese Seko en 1997 et qui se poursuivent, principalement dans la partie orientale. Il y évoque, témoignages à l'appui, les atrocités commises par les armées étrangères (notamment rwandaise et ougandaise) et leurs milices supplé-

tives congolaises, les forces gouvernementales et les groupes armés locaux et étrangers responsables de centaines de milliers de morts parmi la population civile et les réfugiés rwandais qui avaient fui leur pays après le génocide de 1994.



L'ennemi

Un célèbre homme politique est accusé d'avoir tué son épouse retrouvée morte, une nuit, dans leur chambre d'hôtel à la Mer du Nord. Est-il coupable ou innocent ? Personne ne le sait. Et peut-être lui non plus.

L'enfant de Salamandre

A 15 ans, Florian pense pouvoir communiquer avec les morts par l'intermédiaire du feu. Cette obsession en fait la risée de son village, perdu dans la campagne belge. Un jour, à force de s'entendre dire qu'il est un monstre, Florian en devient un.



Les intranquilles

Joachim Lafosse a toujours affectionné les films de la décomposition des couples ou des familles, ancrée dans le quotidien. Dans son nouveau long-métrage, le cinéaste récidive avec un récit foudroyant où la maladie mentale, en l'occurrence la bipolarité, s'invite dans une famille d'artistes. Damien est un peintre très talentueux. Il conçoit des œuvres de grand format la nuit dans son atelier qui jouxte la maison. Son pinceau s'écrase sur la toile avec fougue, dans une rage et une fulgurance équivalentes à la maladie mentale qui le ronge. Son épouse, restauratrice de meubles, tente de maintenir l'équilibre de la maison en prenant soin de leur fils et en veillant que les crises maniaques ou dépressives ne viennent pas saccager leur existence quotidienne.



« Zinder » de Aïcha Macky (Niger)

Aux sources du mal...

Document sociologique, « Zinder » de Aïcha Macky (Niger) est le récit d'une jeunesse laissée pour compte. Dans Kara-Kara, quartier marginalisé et chaud de Zinder, la réalisatrice a débarqué, pour faire de la sociologie par le cinéma.

Sociologue de formation. Aïcha Macky a trouvé dans le cinéma toutes les possibilités pour raconter la société et analyser les phénomènes et les tendances socioculturels... Contrairement aux écrits sociologiques qui circulent généralement dans un milieu restreint, celui des professionnels, le cinéma voyage très loin et il est accessible à tout public sans exception. Portée par la magie de 7e art et également par une passion pour la narration, Aïcha Macky a choisi d'étudier le cinéma et de se spécialiser dans le documentaire. Son nouveau film « Zinder » est de la sociologie visuelle. Une étude sociologique avec une écriture cinématographique qui ne manque pas de sensibilité. A Kara-Kara, quartier marginalisé de Zinder au Niger, historiquement celui des lépreux, la réalisatrice a débarqué. Zinder qui a été la première capitale du Niger jusqu'en 1926, lorsque la capitale a été transférée à Niamey. Aujourd'hui, la ville connue au-

paravant par ses monuments historiques surtout son palais est aujourd'hui une ville chaude où règne une culture de la violence entre gangs. **De la sociologie visuelle** Originaire de Zinder, Aïcha Macky a choisi de faire un come-back à cette ville qui a bercé sa jeunesse pour comprendre les mutations qu'a connues son quartier et analyser les raisons qui ont poussé certains jeunes zinderois à intégrer ces bandes appelées « Palais ». Un phénomène qui ne cesse de s'amplifier pour prendre une ampleur de plus en plus inquiétante. Dans cet univers masculin dur où seuls les plus forts ont droit d'exister, la réalisatrice plonge son spectateur. Avec leurs muscles et leurs tatouages, leurs armes et leurs drapeaux, ils sèment au quotidien la terreur dans les quartiers de Zinder. Pour les filmer, la réalisatrice a dû gagner leur confiance. Les confidences et les révélations et surtout ces plans serrés et rap-

prochés montrent bel et bien que la réalisatrice a réussi son intégration et que le pari est gagné. De ce voyage dans cet univers de testostérone, elle a rapporté un film qui peint la vie difficile de trois jeunes Siniya, Bawo et Ramsess qui font des petits boulots très souvent illégaux pour gagner leurs vies et qui n'ont jamais perdu l'espoir d'une vie normale et meilleure. En racontant le vécu de ce trio -qui n'est qu'un échantillon représentatif de nombreux jeunes zinderois- la réalisatrice pose la question de l'analphabétisme, de la pauvreté, du chômage... Avec la passion et la patience du sociologue, Aïcha Macky a tissé son film. Un film qui ne fait pas l'apologie de la violence et qui va au-delà pour poser les réelles questions sur l'avenir de ces jeunes... « Zinder », un long-métrage documentaire de 82', en lice pour le Tanit d'or de cette édition.

Imen ABDERRAHMANI



«Les JCC dans les casernes» A la conquête de nos futurs officiers!

Les JCC continuent leur marche, donnant cette fois-ci rendez-vous à un nouveau public, celui des académies militaires. Nos futurs officiers ont eu droit cette année et lors de cette 32e édition droit à un bouquet de beaux films.

Le coup d'envoi de ce cycle très spécial a été donné le 3 novembre à L'Académie Navale de Bizerte avec le film «Dernier round» de Mohamed Ferkane. Film qui relance le débat sur la traversée clandestine vers l'Europe. C'est l'histoire d'un jeune adolescent marocain qui joue des matchs de boxe clandestins pour pouvoir se payer une traversée clandestine vers l'Europe.

Le 2e rendez-vous a été avec le public de l'école de santé militaire de Bab Saadoun qui a découvert le documentaire de Habib El Ayebe «Om Layoun» (La mère des sources) qui lance le débat sur la nécessité absolue aujourd'hui en Tunisie de bien gérer les ressources en eau surtout que la Tunisie est classée parmi les pays pauvres en eau, arides ou semi-arides. Un problème lancinant qui ne cesse de s'accroître d'une année à une autre surtout avec les changements climatiques et auquel il faudrait trouver des solutions radicales.

La 3e projection est prévue aujourd'hui, 5 novembre, à l'académie militaire à Fondék Jdid. A l'affiche « Sur les traces des lettres» de Mohamed Salah Argui. Un long-métrage documentaire qui raconte la poésie populaire et qui présente ses maîtres chevronnés. Tourné à Douz, portail du Sahara tunisien, le film dépoussière la mémoire, en lumière cette tradition orale léguée de père en fils et rend hommage à des grandes voix poétiques, des écoles de la poésie populaires qui nous ont quittées telles que Salem Ben Omrane, Ali Lassoued Merzougui et Al-Aïdi Belghith...

La clôture de ce cycle est pour demain, le 6 novembre, à L'Ecole de l'aviation de Borj El Amri. Au programme: une sélection de quatre courts-métrages tunisiens, à savoir «Mandat» de Samir Harbaoui qui raconte la souffrance d'un retraité attendant sa pension de retraite pour acheter des médicaments pour sa femme malade... le retard le plonge dans le désarroi. Le 2e film programmé



Dernier round



Sur les traces

lors de cette journée est «El Hess»de Heifel Ben Youssef. C'est l'histoire d'unjeune âgé de vingt ans qui voit sa journée bouleversée par les gémissements coquins d'une femme provenant de l'appartement du dessus. Une voix qui ne le laisse pas indifférent... «Touriste hors saison» de Maher Hasnaoui sera également présentée. En compétition officielle des courts-métrages documentaires, le film retrace le quotidien d'Hervé qui a quitté son pays, la Côte d'Ivoire pour s'installer en Tunisie... Une fois arrivé, il découvre que la réalité est très différente de ce qu'il a imaginé. Programmé dans le cadre de la section «Carthage Ciné- promesses», le court-métrage de fiction de Amir Gazouani «Falso» est à l'affiche de cette journée de clôture de ce cycle. Film qui raconte le rêve de l'immigration clandestine avec beaucoup d'humour.

Imen A





Julie (En 12 Chapitres) de Joachim Trier (Norvège)

RÉCIT GRACIEUX

Le long métrage norvégien de Joachim Trier projeté dans la section « Cinéma du monde » lors des JCC 2021, happant le public de cette manifestation cinématographique sur 2h08. Intimiste, bouleversant et construit tel un roman en 12 chapitres, ce film fait le portrait de son personnage principal, divinement incarnée par Renate Reinsve, grande découverte.

Ce récit élaboré autour d'une femme trentenaire, suit les déboires et les doutes de son héroïne et trace les tournants les plus décisifs de sa vie professionnelle, personnelle voire intime. Julie a 30 ans et n'arrive pas à se fixer dans la vie. Alors qu'elle pense avoir trouvé une certaine stabilité auprès d'Aksel, 45 ans, auteur à succès, elle rencontre le jeune et séduisant Eivind, qui fait basculer sa vie.

Ce film ne manque pas de profondeur puisqu'il interroge l'existence même d'une femme au prise à des difficultés diverses : du désir d'être maman (ou pas), au fait de se conformer aux normes sociaux, ou d'abandonner une carrière toute tracée d'emblée. Au fil des

chapitres, « Julie » prend des risques, se prend en main, s'abîme et se relève. La jeune femme s'endurcit, apprend, gagne en maturité et évolue. Tout spectateur peut s'identifier à sa jeune existence.

Après « Oslo 31 août », « 3 ans après Thema », le réalisateur Joachim Trier nous revient avec un nouveau personnage féminin éponyme. Dans un long métrage, qui s'annonce comme une histoire mélodramatique ordinaire, les événements accouchent finalement d'une œuvre tendre, fournie de sentiments, qui parvient à émouvoir. La narration du film ne manque pas de lyrisme et de délicatesse en faisant le portrait d'une jeune femme moderne. La musique d'Ola Flottum met

aussi en valeur deux portraits masculins, tout aussi attachants.

« Julie » est un film maîtrisé de bout en bout, fort de ces propos, de son écriture et de sa mise en scène. Son actrice principale a pu insuffler diverses émotions : de la peine, à la colère, en passant par la résignation et l'insouciance. Des états d'âme qui rendent le film gracieux. Le film, divisé en 12 chapitres inégaux, permet de montrer l'actrice à son avantage : tantôt forte, tantôt fragile dans le rôle tourmenté de « Julie ». Renate Reinsve l'actrice principale, rafle d'ailleurs le prix de l'interprétation féminine au festival de Cannes de 2021.

HaithemHaouel